

## István Budai Parmenius et Jean Hotman

A la suite d'une monographie très appréciée en Hongrie<sup>1</sup>, György Gömöri a remarqué un élément jusqu'alors inconnu, mais important de la biographie d'István Budai Parmenius. Il s'agit d'un humaniste hongrois de la Renaissance tardive qui, après avoir poursuivi des études à l'université de Wittenberg et à d'autres universités européennes, s'est définitivement installé à Oxford où il entretenait de bonnes relations avec certains représentants de l'élite intellectuelle de l'Angleterre élisabéthaine. En 1582, deux de ses plus longs poèmes ont vu le jour en forme imprimée : le premier, intitulé *Peon*, est une paraphrase du psaume 104 (qu'on pourrait qualifier, sur la base des poétiques contemporaines, d'*epibaterium*) manifestant sa gratitude pour son heureuse arrivée en Angleterre. L'autre, intitulé *De navigatione ...Humpredi Gilberti ...carmen epibaticon* célèbre l'embarquement du personnage dont le nom figure dans le titre. Il faut aussi noter que, conformément aux prescriptions du genre marqué également dans le titre, le poète ne se limite pas à la narration du voyage plein d'aventures, mais il se livre à une véritable apologie de l'Angleterre et des expéditions exploratoires. Parmenius méritera d'ailleurs le titre de « poète tragique des expéditions » par le fait qu'en 1583 il succombera à un naufrage fatal survenu près du littoral de l'île de Terre-Neuve. De cette expédition, nous n'avons conservé qu'un compte-rendu en prose : Parmenius ne pouvait plus immortaliser en vers son dernier voyage. Pourtant, les connaisseurs de sa vie affirment qu'il n'a rejoint l'expédition dangereuse qu'afin de satisfaire à ses ambitions littéraires (à l'instar du poète portugais Camões, son contemporain) : il avait l'intention de devenir le chroniqueur de nouvelles découvertes. C'est donc Parmenius qui est le sujet d'un paragraphe (longtemps resté inaperçu des chercheurs) qu'on trouve dans le volume consacré à la correspondance de François et Jean Hotman. Le passage en question est publié par György Gömöri, dans son étude inaugurant de nouvelles directions de recherche<sup>2</sup>. Nous avons décidé de reproduire ici ce passage très important afin de corriger deux petites erreurs que nous avons retrouvées dans l'étude de Gömöri, et afin d'étayer nos conclusions qui s'écartent quelque peu des siennes :

Humanitatem tuam erga exteros singularem apud istum praedicavi, quem tu jam hominem ex Paene nosti. Verum is tibi mea commendatione, omni ex parte cupit esse

<sup>1</sup> QUINN, David B. – CHESHIRE, Neil M, *The New Found Land of Stephen Parmenius. The life and writings of a Hungarian poet on a voyage from Newfoundland*, 1583.

<sup>2</sup> GÖMÖRI, György, « Adalékok és feltevések Budai Parmenius Istvánról », in *Idem, Angol-magyar kapcsolatok a XVI–XVII. században*, Budapest, 1989, coll. «Irodalomtörténeti Füzetek 118», p. 5–15.

notissimus. Gente Hungarus est, patria Budensis, in ditione Turcica natus, religionis, pietatisque causa in Academiis Germanicis, Anglicisque per multos iam annos peregrinus. Vixit hic menses aliquot, et doctrinae morumque nomine apud Oxonienses nostros laudem summam est adeptus. Eum existimo benevolentia, amicitiaque tua dignum, nec dubito, quin et mea et illius causa, studium illi tuum sis libentissime delaturus. Optime de utroque nostrum mereberis, de me praesertim<sup>3</sup>.

Dans son commentaire directement attaché à ce passage, Gömöri déduit de ces phrases que *Paen* a dû être la première œuvre de Parmenius à paraître en Angleterre. Puis il affirme que, contrairement à l'hypothèse avancée par Quinn et par Cheshire, Budai Parmenius ne pouvait pas faire des études à l'université de Padoue, parce que « s'il y avait poursuivi ses études, Hotman aurait certainement signalé ce fait dans sa lettre de recommandation »<sup>4</sup>. S'appuyant sur d'autres sources (que nous ne pouvons pas présenter en détail ici), il argumente pour prouver que son bref séjour d'étude à Wittenberg terminé, Parmenius a dû aller à Strasbourg, et que c'est de Strasbourg qu'il est parti pour l'Angleterre. Dans la suite de son étude, Gömöri s'efforce de corriger les hypothèses avancées par Tibor Klaniczay<sup>5</sup> à propos de la biographie de Parmenius. Rappelons ici que Klaniczay, qui a été le premier chercheur hongrois à s'intéresser aux résultats des spécialistes anglais, ne se contentait pas de réfuter certaines des suppositions infondées qui avaient cours dans l'historiographie hongroise, mais qu'il a également entrepris l'esquisse d'une hypothèse particulièrement intéressante. Ayant repéré sur la liste des citoyens imposables établie par les autorités turques de la ville de Ráckeve (*defter*) le nom d'un certain István Budai, il a émis l'hypothèse selon laquelle le poète en question a probablement passé son enfance dans ce bourg vivant sous domination ottomane. Afin d'étayer son hypothèse, il a cité ce passage important de la dédicace de *De navigatione* :

In servitute et barbarie Turcica, christianis tamen magno immortalis dei beneficio parentibus, natus, aliquam etiam aetatis partem educatus, postquam dictissimorum hominum opera, quibus tum Pannoniae, tum imprimis salvae adhuc earum reliquae florescunt, in litteris adolevissem, more nostrorum hominum ad invisendas Christiani orbis Academias ablegatus fui.<sup>6</sup>

<sup>3</sup> *Francisci et Joanni Hotomannorum patris et filii et clarorum virorum ad eos epistolae...*, Amstaelodami, 1700, p. 276.

<sup>4</sup> GÖMÖRI, « Adalékok... », p. 7.

<sup>5</sup> KLANICZAY, Tibor, « Jegyzetek Budai Parmenius Istvánról », in *Idem, Hagymányok ébresztése*, Budapest, p. 225–241. En anglais : « Contribution to the Stephen Parmenius Research », *Acta Litteraria*, XIII, 1976, p. 191–200.

<sup>6</sup> QUINN – CHESHIRE, *The New Found...*, p. 76–77.

Du fait que le texte évoque les parties restées intactes des *Pannoniae* (au pluriel), Klaniczay s'est autorisé à conclure qu'avant d'aller à l'étranger, Parmenius avait probablement fait des études en Transylvanie. Parmi les grandes villes transylvaines, Klaniczay a opté pour Kolozsvár parce que c'est dans cette ville que fonctionnait dans les années 1570 le lycée célèbre des antitrinitariens. Bref, Klaniczay s'efforce d'introduire Parmenius dans le monde de l'hétérodoxie religieuse de la Renaissance tardive, et, faute de renseignements supplémentaires, il émet une nouvelle hypothèse selon laquelle l'un des personnages les plus intéressants de ce milieu, András Dudich aurait établi le contact entre le jeune homme parti de Ráckeve et les acteurs majeurs de l'humanisme anglais. En somme, Klaniczay suppose que Parmenius est arrivé en Angleterre grâce à l'intervention de Henry et Thomas Savile (humanistes anglais liés à András Dudich) qui ont – toujours selon Klaniczay – également contribué au succès littéraire de leur protégé.

Cette argumentation ne convainc point György Gömöri. Pour celui-ci, dans l'usage contemporain, le terme *Pannoniae* désignait l'Autriche et la Hongrie ou bien les régions au nord et au sud du Danube, par conséquent les remarques autobiographiques de Budai Parmenius ne pouvaient aucunement porter sur la principauté de Transylvanie. Il entend étayer ses propos par le fait que dans les ouvrages que nous conservons de Budai Parmenius on ne trouve aucune référence ni sur la Transylvanie, ni sur la partie orientale de la Hongrie médiévale. Le voyageur hongrois parle des Turcs (et de la dévastation du pays dont ils sont à l'origine) sans vouloir embellir la situation, sur un ton qui était d'usage dans les territoires sous domination habsbourgeoise. On ne trouve donc dans ses œuvres aucune trace du vocabulaire souvent utilisé par les prédicateurs et les intellectuels laïcs vivant en Transylvanie. Voici pourquoi Gömöri donne une toute nouvelle interprétation des passages de *De navigatione* où Budai traite du culte d'Elisabeth. Je me permets de rappeler à mes lecteurs que selon Klaniczay, ces passages s'expliquent par le fait qu'en 1570 les antitrinitariens de Transylvanie ont publié leur œuvre théologique majeure (*De falsa et vera unius Dei... cognitio-ne*) dans une version dédiée à la reine Elisabeth, et que le penseur antitrinitarien majeur de l'époque, Jacobus Palaeologus, a écrit une longue apologie de la reine excommuniée par Pie V<sup>7</sup>.

L'argumentation de Gömöri nous paraît convaincante et il nous semble que les résultats les plus récents de la recherche confirment son interprétation. Je dois surtout signaler que dans le volume qui renferme la correspondance de Dudich pour les années qui nous intéressent ici, on a pu retrouver de nombreux nouveaux éléments au sujet des rapports entre les frères Savile et András

<sup>7</sup> Voir récemment : BALÁZS, Mihály, « About a copy of *De falsa et vera unius Dei... cognitio-ne*. (Additional data to the English connections of the Antitrinitarians of Transylvania) », *Odrodzenie i reformacja w Polsce*, XLVII, 2003, p. 53–64.

Dudich, mais aucune de ces nouvelles sources ne fait mention d'István Budai Parmenius<sup>8</sup>.

Pourtant, nous sommes d'avis que lorsqu'il ne cherche que des patrons anglais au voyage de Parmenius, Gömöri repousse dans l'ombre un certain nombre d'éléments qui ne sont pas dépourvus d'intérêt. En outre, à l'instar de Klaniczay, il doit se contenter d'établir des hypothèses : à défaut de renseignements précis, il ne peut que supposer que Parmenius ait pu arriver en Angleterre accompagné de Sir Henry Unton par Naples, Malte et la France.

Après cette introduction, nous nous permettons de proposer aux chercheurs d'accorder plus d'attention à l'auteur des quelques lignes citées plus haut qui avaient attiré l'attention de William Camden sur Budai Parmenius : Jean Hotman a dû jouer un rôle important dans l'histoire parce que c'est à son intermédiaire que l'humaniste hongrois avait voulu se faire un nom en Angleterre, et c'est à lui qu'il avait demandé la lettre de recommandation en question. Bien sûr, Gömöri ne manque pas de l'identifier comme le fils de Jean Hotman et d'énumérer les éléments biographiques majeurs le concernant. Après de longues études en droit, Jean Hotman est arrivé en Angleterre en 1581, pour continuer ses études à Oxford. En tant que précepteur des enfants de Sir Amyas Poulet, il a rejoint le collège Christ Church où il partageait sa chambre avec Parmenius. Plus tard, il fut recruté au service du comte de Leicester qu'il suivit en Hollande. Nous savons aussi qu'il avait des rapports privilégiés avec les savants oxoniens et qu'il disposait d'un cercle très vaste de connaissances.

Nous devons aussi mettre en relief que les Hotman étaient une famille huguenote particulièrement importante. Le père, François Hotman était un représentant très érudit du monde protestant français. Ses œuvres politico-juridiques étaient appréciés non seulement par ses coreligionnaires, mais aussi par ses contemporains catholiques. De ses deux fils, Jean Hotman peut être considéré comme son héritier spirituel (l'autre s'étant converti au catholicisme). C'est également Jean Hotman qui a publié bon nombre des œuvres de son père<sup>9</sup>. Puisque nous savons que, jusqu'à sa mort survenue en 1590, François Hotman a vécu (par petites intermittences) à Genève et à Bâle, on ne peut pas exclure que Parmenius ait pu y faire sa connaissance.

En outre des éléments biographiques, certains passages tirés du *De navigatione* ainsi que certaines considérations relevant de l'histoire des idées peuvent nous amener à ne pas exclure la possibilité d'un tel contact. Bien entendu, dans le cadre de cette étude, nous ne pouvons pas évoquer l'œuvre de grande envergure

<sup>8</sup> DUDITHIUS, Andreas, *Epistulae*, pars VI. 1577–1580, ed Nicolaus Szymański et Lechus Szczucki, Budapest, 2002, coll. «Bibliotheca scriptorum medii recentisque aevorum».

<sup>9</sup> Pour les éléments biographiques les plus importants voir les articles de T. de Morembert dans le *Dictionnaire de biographie française*, p. 17, p. 1989, p. 1309, p. 1310.

de François Hotman (que les spécialistes de la première modernité connaissent d'ailleurs très bien). Nous nous limitons par conséquent à signaler que les réflexions d'ordre théologique dans les œuvres poétiques de Budai Parmenius sont en conformité avec les idées qui se manifestent dans les œuvres de François, puis de Jean Hotman. La conception de base de celles-ci est peu particulière, mais il convient de remarquer l'aspect commun des œuvres de Budai et des œuvres des deux Hotman : la critique violente des conséquences sanglantes de l'idolâtrie catholique. Parmi les théâtres où se manifeste l'inhumanité du fanatisme catholique, Budai énumère non seulement la Pannonie et la Sarmatie, mais aussi la France – les éditeurs modernes du texte ont raison de considérer ce passage comme une référence à la Saint-Barthélémy<sup>10</sup>. Parmenius relate aussi que les Espagnols conquérants – qui élèvent des autels à des êtres mortels et qui adorent des statues muets – n'hésitent pas à imposer de manière extrêmement violente leur catholicisme aux habitants du Nouveau-Monde. Dans ce cas-là, les éditeurs n'arrivent pas à nous convaincre en affirmant que Budai Parmenius devait s'appuyer soit sur une version manuscrite de la traduction anglaise (parue en 1583) de l'ouvrage célèbre de Bartolomé Las Casas (*Brevissima relación de la destrucción de las Indias*) soit sur des renseignements oraux de son patron, Richard Hakluyt<sup>11</sup>. Cet argument nous paraît peu fiable parce qu'à cette époque les atrocités commises par les Espagnols étaient déjà largement connues. Retenons ici deux aspects de la question qui sont particulièrement importants pour notre propos. Le premier : les propagateurs les plus assidus des documents et des comptes-rendus dénonçant les agissements des Espagnols au Nouveau-Monde furent – et ceci est un fait qu'illustrent les résultats de plusieurs chercheurs – les huguenots français<sup>12</sup>. Ceci paraît renforcer notre supposition selon laquelle l'humaniste hongrois a pu être familier des écrits provenant de ce milieu intellectuel. Le second : Budai Parmenius parle de l'origine des habitants du Nouveau-Monde conformément aux conceptions théologiques traditionnelles et en respectant la construction rhétorique antique : on ne peut pas savoir, dit-il, s'ils sont issus de la même tribu que nous, mais il est également possible que, comme les peuples mythiques d'Italie, ils ont pour ancêtres les Faunes.

Illic mortales hominumque ignota propago:

...Sive illi nostrae veniant ab origine gentis,

...Seu tandem a prisca Faunorum stirpe supersint.

<sup>10</sup> QUINN – CHESIRE, *The New Found*..., p. 119.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>12</sup> De la littérature abondante consacrée à la question, nous ne citons ici que le livre qui concerne le plus directement possible notre propos : LESTRINGANT, Frank, *Le Huguenot et le Sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de Religion (1555–1589)*, Paris, 1999.

Cette solution contourne les problèmes d'ordre théologique posés par la découverte du Nouveau-Monde. Nous nous permettons de rappeler à nos lecteurs que Jacobus Palaeologus écrivit à ce sujet un traité (*An omnes homines ab uno Adamo descenderint*) qu'on peut à juste titre qualifier d'extrêmement audacieux. Dans ce texte, Paleologus affirme qu'il est très probable que tous les hommes ne puissent pas être les descendants d'Adam, ce qui fait de son ouvrage l'un des antécédents majeurs de l'école préadamite<sup>13</sup>. Il existe donc un abîme infranchissable entre la pensée de Budai et celle de Paleologus.

Lorsque, dans les pages de *De navigatione*, la tyrannie des Espagnols est mise en parallèle avec la cruauté des mahométans sévissant dans la patrie de l'auteur, nous pouvons observer, malgré le décor provenant de la mythologie antique, les aspects majeurs de la philosophie protestante de l'histoire élaborée à Wittenberg et répandue partout en Europe. Partout, sauf parmi les antitrinitariens, puisque la *Restitutio Christianismi* de Michel Servet a déjà radicalement modifié cette conception, par conséquent celle-ci ne pouvait déterminer la pensée antitrinitarienne que dans les années 1560<sup>14</sup> et elle ne figure plus dans aucune des œuvres plus tardives de Paleologus ou de Johannes Sommer. Malgré leurs divergences, ces deux penseurs s'accordent sur ce point : ils ne parlent jamais du Turc comme du représentant de l'Antéchrist corporel.

La présence indiscutable dans l'œuvre de Budai Parmenius de la dualité traditionnelle opposant l'Antéchrist corporel à l'Antéchrist spirituel prouve de manière convaincante que les opinions de l'auteur concernant l'histoire de l'Église sont enracinées dans un milieu intellectuel différent de celui des antitrinitariens. Le moment où il s'approche le plus des idéaux antitrinitariens est lorsqu'il dénonce tous ceux qui s'efforcent de convertir les autres par les moyens violents malgré le fait que

Non sic religio, non sic (me iudice) gaudet  
Defendi sua regna Deus: quodsi optimus ille est,  
Quodsi cuncta potest et nullis indiget armis<sup>15</sup>.

Il est notoire que les antitrinitariens de Transylvanie, qui puisaient largement dans les œuvres de Sebastien Castellio, n'aient pas hésité à prôner ces idées quand ils étaient sous la protection du prince. Malgré cette parenté superficielle, il faut

<sup>13</sup> La monographie de base (qui publie aussi le texte du traité en question) : SZCZUCKI, Lech, *W kręgu myślicieli heretyckich*, Wrocław, 1972, p. 243–244.

<sup>14</sup> MAKKAJ, László, « Un catéchisme hongrois contre les Antitrinitariens », in *Antitrinitarianism in the second Half of the 16<sup>th</sup> century*, ed. Róbert Dán et Antal Pirnát, Budapest, 1982, coll. "Studia Humanitatis 5", p. 90–95. BALÁZS, Mihály, *Early Transylvanian Antitrinitarianism (1566–1571). From Servet to Palaeologus*, Baden-Baden, 1996, coll. "Bibliotheca Dissidentium, Scripta et Studia 7".

<sup>15</sup> QUINN – CHESIRE, *The New Found...*, p. 100–101.

immédiatement remarquer que dans les œuvres de Budai Parmenius, il s'agit de l'opposition des idolâtres violents (qui ne respectent que les images) et les représentants d'une piété pure – on peut donc affirmer que l'auteur décrit le monde protestant comme une communauté unie, sans discordes. Ceci ne correspond point à la position des antitrinitariens, ces derniers étant surtout préoccupés de l'extermination de la violence et de l'intolérance des Eglises protestantes. Les meilleurs représentants de la pensée antitrinitarienne reprochent souvent aux directeurs des nouvelles communautés religieuses de construire de nouvelles hiérarchies ecclésiastiques comparables à celle de l'église catholique, empêchant ainsi la réalisation des idéaux de la Réforme. C'est sur un tout autre ton que Parmenius parle. Dans l'introduction à *De navigatione*, il affirme avoir visité la demeure des Muses (*Musarum hospitium*), avoir contemplé plusieurs Etats bien organisés (*sapienter institutas respublicas*), puis il évoque les Eglises administrées de manière satisfaisante (*multarum ecclesiarum probatissimas administrationes introspeimus*) qu'il a pu connaître tout au long de son voyage<sup>16</sup>. De tout ceci, Klaniczay déduit que Parmenius s'intéressait à beaucoup (peut-être trop) de choses et que sa curiosité d'ordre politico-humaniste montre son intention de se consacrer à une carrière autre que la vocation ecclésiastique. Cela est fort possible, mais nous devons aussi mettre en relief qu'aucun des penseurs attachés à la conservation de l'hétérodoxie au sein du monde protestant n'ait jamais parlé sur un ton aussi élogieux des nouvelles institutions européennes responsables de l'étouffement efficace de l'esprit de recherche et d'ouverture.

Parmenius n'est pas le seul à présenter son vœu qu'un camp antiromain le plus large possible soit dirigé par l'Angleterre et sa reine élevée à une hauteur quasi mythique. Cette conception est partagée par Jean Hotman, qui s'emploie tout au long de sa vie à la création de l'unité du monde protestant – sans y inclure les courants hétérodoxes. De son atelier d'écrivain est sorti non seulement une traduction française de l'opus majeur attribué à Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre (*Bazilikon doron, ou Present Royal de IAQUES premier roy d' Angletere, Escose et Irlane, au Prince Henry son Fils contenant un instruction de bien regner. Traduit de l'Anglois, a Pareis, 1603.*), un manuel pour diplomates (*L' ambassadeur. Par le sieur de Vill. H. 1603.*), un essai polémique ingénieux, écrit en forme d'épître fictif (*Antichoppinus, imo potius epistola congratulatoria: M. Nicodemi Turlupini de Turlupinis de Choppinis . S. Unionis Hispanitalogallicae advocatum incomporabilissimum .... Anno 1612.*) mais en 1628, il a aussi publié – sous le nom de plume de Theodosius Irenaeus – un ouvrage très particulier (*Syllabus aliquot synodorum et colloquiorum, quae auctoritate et mandato caesarum et regum super negotio religionis ad controversas conciliandas indicta sunt. Doctorum item aliquot ac piorum virorum utriusque religionis, tam Catholicae, quam Protes-*

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 76–77.

*tantium libri et epistola... Aureliae 1628.*), qui renferme l'inventaire de tous ceux qui au cours du XVI<sup>e</sup> siècle ont travaillé à la réconciliation des catholiques et des protestants<sup>17</sup>. Jean Hotman, politicien-diplomate, ami et confident de Henri IV, est resté fidèle à sa foi protestante même après la conversion de son maître. Dans cet ouvrage, composé dans des conditions plus calmes, évoque tous les grands hommes qui n'hésitaient pas à se faire détester par leurs pairs en œuvrant à la réconciliation des deux camps ennemis. L'élargissement volontaire de son point de vue fait qu'on trouve aussi des catholiques (séparés, il est vrai, des protestants) sur cette liste, voire, il y fait également figurer un certain nombre des personnages majeurs de l'hétérodoxie (tels le polonais Andrzej Frycz-Modrzewski, le hongrois András Dudich ainsi que l'italien Jacopo Aconcio), proches parfois de l'antitrinitarisme du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces personnages hétérodoxes doivent pourtant payer le prix fort pour être enregistrés sur cette liste : les deux premiers sont classés parmi les catholiques, tandis qu'Aconcio compte parmi les protestants. Malgré une certaine largeur de ses vues, Jean Hotman n'accorde toujours aucune place aux hérétiques au sein du monde protestant. Ceci n'empêche pas que sa connaissance avec István Budai Parmenius et le soutien qu'il a accordé à l'étudiant hongrois reste un chapitre important des rapports intellectuels de la France et de la Hongrie.

---

<sup>17</sup> Morembert ne mentionne pas cet ouvrage parmi ses œuvres.